

Le Survenant ou la fin de la société rurale d'ancien régime

Aurélien Boivin

Number 99, Fall 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44231ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

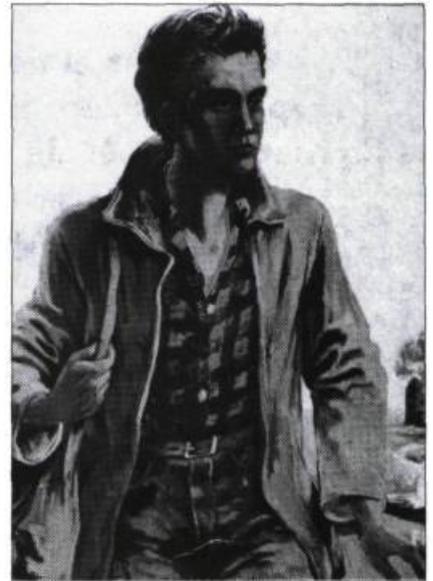
Cite this article

Boivin, A. (1995). *Le Survenant* ou la fin de la société rurale d'ancien régime. *Québec français*, (99), 90–94.

Le Survenant

ou la fin de la société rurale d'ancien régime

PAR AURÉLIEN BOIVIN



L'année 1945 marque une date dans l'histoire sociale, littéraire et culturelle du Québec. C'est, bien sûr, en mai que prend fin la Deuxième Guerre mondiale et qu'est signée sans condition la reddition de l'Allemagne nazie. Quelques semaines auparavant, début avril, plus précisément, l'écrivaine québécoise Germaine Guèvremont fait une entrée remarquée dans le monde romanesque avec *Le Survenant*, prix Duvernay et prix David pour l'édition canadienne, et prix Sully-Olivier de Serres pour l'édition française publiée chez Plon, en 1946. C'est cette même année, à la fin de l'été, que Gabrielle Roy publie son premier roman, *Bonheur d'occasion*, qui lui mérite le prix Fémina, en 1947, et que Madeleine Grandbois, la sœur du poète, publie *Maria de l'hospice*, un recueil de nouvelles qui laissait présager une belle carrière dans le monde des lettres.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

Le Survenant est un roman paysan (d'autres diront régionaliste) qui raconte l'arrivée fortuite d'un étranger, un soir d'automne, chez les Beauchemin, une famille du Chenal du Moine, non loin de Sorel. Il offre ses services d'homme engagé en échange de l'hospitalité, gîte et nourriture, et

d'un « peu de tabac par-dessus le marché » (p. 10). Ce véritable Moïse, ce « grand-dieu-des-routes » arrive à point nommé pour le père Didace, sixième du nom, qui, depuis la noyade d'Éphrem, ne peut plus compter que sur Amable, son unique fils désormais, « maladif et sans endurance à l'ouvrage [qui] ne serait jamais un vrai cultivateur » (p. 14). Opposés aux Provençal, leurs voisins, les Beauchemin ne font plus le poids surtout qu'Amable a épousé une femme « faible et d'un naturel craintif », incapable, « malgré sa bonne volonté [...] de] donner à la maison cet accent de sécurité et de chaude joie, ce pli d'infailibilité qui fait d'une demeure l'asile unique contre le reste du monde » (p. 15). Aussi le Survenant représente-t-il, aux yeux du père Didace, le vrai fils qu'il n'a jamais eu et qui dérange les voisins, surtout les Provençal, parce qu'il rétablit l'équilibre de la lutte de pouvoirs opposant les deux familles. Il dérange aussi le couple Amable/Alphonsine qui, marié depuis trois ans, n'a pas encore d'enfant et se sent ainsi menacé. Ces héritiers de la terre du Chenal du Moine ne manquent jamais une occasion pour pourfendre le nouveau venu à propos de tout et de rien et pour attaquer son intégrité. Mais rien n'y fait : l'inconnu au passé

secret conquiert facilement, par son talent et son adresse en tout, l'admiration du père Didace et celle d'Angéline, une vieille fille taciturne et sans histoire jusque-là qui, sans doute en raison de son infirmité — elle claudique — n'a jamais eu de succès avec les hommes. La rivalité s'installe donc entre Amable, qui ne peut pas supporter la vaillance de l'inconnu, et cet étranger lui-même qui, malgré un vice terrible — il boit —, attire les foules chez les Beauchemin, à la satisfaction du chef du clan, qui voit cependant concrétiser sa chute quand le Survenant quitte le Chenal du Moine, comme il y était venu, sans avoir révélé ses origines, pas même à Angéline, qui l'aime d'amour et qui continue à l'aimer en secret après son départ, entretenant pour lui un véritable culte. Pour préserver intact l'image du « grand-dieu-des-routes », elle se donne pour mission de rembourser toutes les dettes contractées par le Survenant, dont le passage au Chenal du Moine a transformé non seulement Didace Beauchemin, prêt à épouser Blanche Varieur, une étrangère du Bas-du-fleuve, mais aussi toute la communauté du Chenal du Moine qu'il a rapidement marquée, au point que l'on parle maintenant, depuis le pas-

sage de l'inconnu, de l'avant et de l'après Survenant.

Dans une première version, l'auteur dévoilait l'origine de son héros. Alors qu'il se présente au presbytère pour discuter avec son curé de son éventuel mariage avec l'Acayenne, tout à la fin du roman, le père Didace apprend de la bouche même du représentant de Dieu, qui lui lit un article d'un journal de Québec, qu'il s'agit de Malcolm-Petit de Lignères, légataire principal de M. McDowey, et ayant disparu sans laisser d'adresse, un peu avant la fin de ses études en droit qui l'assuraient pourtant d'un brillant avenir. À la fin de *Marie-Didace*¹, la suite du *Survenant*, Angéline, qui a pris soin de la fille d'Alphonsine, malade, se rend au magasin général de Sorel avant de regagner le Chenal du Moine, où elle achète du fil que le commerçant lui enveloppe dans un papier journal. Elle y découvre alors la photo du Survenant, en habit militaire, mort au champ d'honneur. Elle se rend aussitôt au presbytère pour « faire chanter une grand' messe pour un ami défunt » (p. 293).

LE TITRE

Il fait évidemment référence au héros principal qui occupe presque toute l'action, du début à la fin car, même parti, il continue à alimenter les conversations. Son arrivée perturbe la vie des habitants du Chenal du Moine, celle des Beauchemin d'abord dont la maison, « bâtie sur une butte artificielle », invite les passants à s'y arrêter et témoigne de l'importance de cette famille dans la hiérarchie régionale.

Le Survenant modifie encore l'existence de la pauvre infirme Angéline qui, à son contact, s'ouvre à l'amour, et celle des Provençal aussi. Il aura suffi d'une simple rincée que l'inconnu inflige à Odilon Provençal, l'aîné, pour que le pouvoir soit rétabli entre les deux familles rivales. Le père Didace, le premier, baptise ainsi « l'étranger de bonne taille, jeune d'âge » qui, « paqueton au dos », a demandé l'hospitalité aux Beauchemin quand il lui lance cette invitation : « Approche de la table. Approche sans

gêne, Survenant, lui cria le père Didace » (p. 7). Un peu plus loin, Amable répond à une question de l'étranger qui s'interroge sur le sens de ce nom dont on l'a affublé dès son arrivée au Chenal du Moine : « Un survenant, si tu veux le savoir, c'est quelqu'un qui s'arrête à une maison où il est pas invité... et qui se décide pas a en repartir » (p. 34).

LE LIEU

Toute l'action du *Survenant* se déroule au Chenal du Moine, dans la région de Sainte-Anne de Sorel, sur la terre de Didace Beauchemin, une terre de belle qualité et de grande dimension, ainsi que celui-ci le précise pour son rival, Pierre-Côme Provençal, dit Gros-Gras, quand il embrasse cette terre dont il envie la richesse : « [...] vingt-sept arpents, neuf perches, par deux arpents, sept perches, plus ou moins. Les champs gris, uniformes, striés seulement de frais labours se déroulaient comme un drap de lin tendu de la baie de Lavallière jusqu'au chenal » (p. 13). L'intrigue se déplace aussi à Sorel, où la famille Beauchemin se rend pour assister à la messe dominicale appelée d'ailleurs par la Pèlerine, la cloche de l'église de Sainte-Anne de Sorel. C'est à Sorel aussi que se rend le Survenant, à quelques reprises, dont au moins une fois avec le père Didace qui en revient complètement ivre. C'est au cirque en visite dans le village que le Survenant se couvre de gloire en luttant avec succès contre « le champion de France », quelque temps après avoir raté son rendez-vous avec Angéline, alors qu'il a préféré s'installer à la taverne, un endroit de prédilection où il fait boire les Provençal, forçant même Joinville à dépenser les recettes du marché. Pour les gens du Chenal du Moine, accourus entendre le Survenant raconter, le soir à la veillée chez les Beauchemin, des histoires à lui arrivées ou à des gens qu'il a côtoyés au cours de ses nombreux déplacements, les frontières s'arrêtent à Sainte-Anne de Sorel : « Il cherchait encore dans le vaste monde, nommant aux Beauchemin des villes, des pays aux noms étrangers qui leur était entièrement

indifférents : le Chenal du Moine leur suffisait » (p. 32). Pour eux, « le pays tenait tout entier entre Sorel, les deux villages du Nord, Yamachiche et Maskinongé, puis le lac Saint-Pierre et la baie de Lavallière et Yamaska, à la limite de leur terre » (p. 37). Pour ces habitants repliés sur eux-mêmes, ces espaces constituent des lieux clos, fermés, en particulier le Chenal du Moine, qui est un passage, une étroite voie d'eau entre la terre ferme et l'île du Moine, et qui sert de point d'ancrage. Ils y sont enracinés. Mais ils sont aussi constamment invités au départ, l'autre pôle du roman, symbolisée par l'eau, omniprésente dans le roman, et par la route aussi. L'eau et la route constituent des ouvertures sur le vaste monde, le mouvement, par opposition à la terre immuable, immobile de *Trente arpents* de Ringuelet, la mouvance des choses qui passent et qui emportent tout, car l'eau est associée aussi à la fuite du temps, à la vie (eau qui fertilise les champs, cette eau que le Survenant aime « à regarder passer, [...] qui vient de pays que j'ai déjà vus... [...] qui s'en va vers des pays que je verrai un jour », confie-t-il à Angéline, p. 149), à la mort (noyade, etc.) et à la tristesse (larmes).

LE TEMPS

L'intrigue, rapportée par un narrateur omniscient, se déroule selon le rythme des saisons et du calendrier liturgique, depuis octobre 1909 jusqu'à septembre 1910, ainsi que le précise au moins une indication temporelle explicite. Deux granges neuves ont été érigées sur la ferme des Beauchemin, l'année précédant l'arrivée du Survenant, « énormes et imposantes, disposées en équerre, la plus avancée portant au faite, en chiffres d'étain, la date de leur élévation : 1908 » (p. 31). L'ordre chronologique est respecté, car les événements sont rapportés d'une façon linéaire, à l'exception de ceux du deuxième chapitre, antérieur à l'arrivée du Survenant, rapportée dans le premier chapitre. Cet hiatus dans la chronologie témoigne de l'importance de la venue de cet étranger au Chenal du Moine, qui perturbe l'existence de

toute la population. Selon André Vanasse, l'auteure a délibérément bousculer la chronologie de son roman « pour que le Survenant puisse lui-même l'inaugurer, de sorte que s'établisse une étrange distorsion dans le texte, le deuxième chapitre précédant dans le temps le premier » (*DOLQ*, t. III, p. 954). Dans *Le Survenant*, comme dans bon nombre de romans québécois, plusieurs événements extérieurs au récit premier sont rapportés par analepses : l'installation du premier Beauchemin, six générations passées, la terrible inondation du mercredi saint 1865, qui avait fait plusieurs victimes et que se plaît à raconter le père Didace (p. 102-104), les années de couvent de Phonsine, la tasse et la carafe qu'elle a gagnées à la kermesse (p. 23 et 71), l'arrivée de Z'Yeux ronds (p. 34), la vocation d'Angéline (p. 42), la noyade d'Éphrem, la mort de Mathilde, sans oublier les nombreux déplacements du Survenant lui-même, de même que quelques analepses internes, telle la journée de l'encavement des pommes de terre où le Survenant tient tête à Amable et au père Didace (p. 24) ou ce terrible accident au cours duquel 32 personnes ont péri dans une explosion à la gare du Canadien Pacifique de Montréal, le 31 décembre 1909, soit quelques jours avant la soirée chez les Salvail. Cet accident, qui n'a fait cependant aucune victime, ainsi que le révèle Yvan G. Lepage dans l'édition critique du roman (1989), permet encore de dater l'intrigue.

Un autre événement, politique celui-là, pourrait, à la limite, permettre de situer le roman dans le temps puisque le narrateur annonce les prochaines élections fédérales, celles du 21 septembre 1911, où Wilfrid Laurier est battu à la faveur de Robert Borden, premier ministre conservateur. En raison du patronage exercé, ces élections anticipées modifieront « l'entretien des phares qui changerait de mains si le parti des Bleus arrivait au pouvoir » (p. 88).

Nous avons noté une erreur de la part de la romancière, erreur que ne relève pas Lepage : le premier diman-

che de l'avent, en 1909, car ils s'agit bien de ce dimanche si on se fie à l'évangile qui est reproduite, ne tombe pas en décembre (« Le matin de ce dimanche de décembre... », p. 61), comme l'indique le narrateur, mais le 28 novembre.

LA STRUCTURE

Le Survenant est constitué de 19 chapitres, remaniés au cours des ans, en particulier en 1974, dans la collection du Nénuphar, chez Fides, qui constitue la version dite définitive du roman, après une série de corrections apportées par l'auteure elle-même, ainsi que le confirme la « Note de l'éditeur » publiée dans l'édition de 1982 (« Bibliothèque québécoise »). La plus importante modification est sans aucun doute la suppression de la fin du chapitre XIX, concernant l'identité du Survenant : « Contrairement à ce qu'elle avait cru d'abord devoir faire, madame Guèvremont a tenu, cette fois-ci, à conserver intact le mystère de l'identité du Survenant. Ce dernier quitte désormais le Chenal du Moine comme il y est arrivé, enveloppé d'une sorte de secret dont la nature crée autour de lui une ambiguïté qui fait du personnage un être à la fois mystérieux, fascinant et presque légendaire. Ce changement d'importance ajoute beaucoup, selon nous, à la poésie du roman en maintenant jusqu'à la fin de l'œuvre un mystère à la faveur duquel le Survenant acquiert une certaine dimension mythique, une stature agrandie par l'inconnu qui empêche de le définir » (p. 5-6).

Le Survenant comporte trois parties, qui correspondent aux trois étapes d'une dissertation, comme *Le libraire* de Gérard Bessette. L'**introduction** correspond à l'arrivée du Survenant (le chapitre 1) et aux jours qui ont précédé cette arrivée (chapitre 2). Il faut insister sur le début fulgurant de ce roman : « Un soir d'automne, au Chenal du Moine, comme les Beauchemin s'apprétaient à souper, des coups à la porte les firent redresser. C'était un étranger de bonne taille, jeune d'âge, paqueton au dos, qui demandait à manger. — Approche de la table. Approche sans gêne, Sur-

venant, lui cria le père Didace » (p. 7). Six lignes seulement et pourtant y sont précisés l'époque de l'année, le lieu, la famille, les deux principaux personnages « de même que ce qui constituera le ressort dramatique du texte : l'arrivée impromptue d'un étranger qui vient bouleverser l'ordre immuable des choses et les oblige [...] à se redresser » (*ibid.*). Le **développement** est axé sur les agissements (bons et moins bons) du Survenant, qui, à mesure que l'intrigue progresse, devient « le Venant à Beauchemin » de même que sur l'influence qu'il exerce autour de lui, modifiant les us et coutumes des habitants du Chenal du Moine. Cette influence est telle que « plusieurs cultivateurs, sauf Pierre-Côme Provençal, commençaient à regretter qu'il n'eût pas échoué chez eux plutôt que chez les Beauchemin » (p. 46). Le père Didace et Angéline prennent sa défense ouvertement (p. 46-47). Selon le premier, « [il] peut avoir quelques défauts, mais il a assez de qualités pour s'appeler Beauchemin correct » (p. 48). L'étranger, qui se couvre de gloire lors du combat contre le fils Provençal et qui démontre de l'habileté en tout, « grandit en estime et en importance aux yeux de plusieurs, surtout parmi les anciens, premiers batailleurs en leur temps » (p. 98), alors qu'Amable le haït « davantage de le savoir non seulement adroit à l'ouvrage et agréable aux filles, mais encore habile à se battre et aussi fort qu'un bœuf » (p. 98). Quant aux Provençal, ils le considèrent comme un vrai sauvage. Une chose est sûre, le Survenant, ce grand Fend-le-vent, comme l'appelle Phonsine, n'est pas passé inaperçu au Chenal du Moine, ainsi qu'en témoignent les diverses péripéties qui parsèment le récit. Le **conclusion** s'amorce avec le départ, impromptu comme son arrivée, de l'étranger, qui laisse amèrement déçus et le père Didace et Angéline.

LES THÈMES

Ils sont nombreux, nous nous contenterons d'en signaler quelques-uns.

L'**observance de la loi des Beauchemin** : comme les autres familles du

Chenal du Moine, les Salvail ou les Provençal, les Beauchemin ont pour mission d'assurer la survie du clan et de la terre. Mais le père Didace n'est pas dupe : il sait bien qu'il doit, comme David Desmarais, chercher une solution en dehors du clan familial. Amable n'est pas la solution, ni Alphonsine, qui n'est pas digne, tant elle est malhabile et maladroite, de succéder à Mathilde, une maîtresse femme. Elle n'a pas les qualités requises pour assurer la relève et garantir la survie du clan. Aussi est-elle rejetée parce qu'elle n'a rien d'une Beauchemin. On le voit bien par le contraste qui existe entre elle et Marie-Amanda, une vraie Beauchemin. Didace trace le portrait des vraies femmes du clan (p. 99). Il rejettera l'Acayenne pour les mêmes raisons, car elle s'avérera incapable de s'intégrer au clan : « Qu'elle reste avec les Cayens ! Les Beauchemin se passeront d'elle » (*Marie-Didace*, p. 101). Mais Marie-Didace, heureusement, sera de sa race (p. 127).

L'opposition entre nomadisme et sédentarisme. Comme dans *Maria Chapdelaine* et *Menaud, maître-draveur*, Germaine Guèvremont construit son intrigue sur l'opposition entre les nomades et les sédentaires. Didace Beauchemin incarne la permanence et la durée. Héritier du patrimoine, il est profondément enraciné dans son milieu et très attaché à la terre qu'il vénère, car elle offre des compensations même si elle est exigeante. Parmi celles-ci, il y a la chasse et la pêche, que Didace pratique même en temps prohibé, désobéissance qui traduit bien ce constant besoin de liberté qui le ronge. Didace refuse toute soumission, que ce soit aux êtres ou aux choses ; il veut être libre.

La liberté. C'est toutefois le Survenant qui l'incarne. Comme François Paradis, l'aventurier et le coureur de bois, il est un véritable héros mythique, au même titre que Thomas Cleary, le Métis, dans *Louise Genest* de Bertrand Vac, Tom Beaulieu, dans *La forêt* de Georges Bugnet, voire Mathieu Bouchard, le trappeur, dans *Un dieu chasseur* de Jean-Yves Soucy, tous personnages qui ont refusé la soumission

et la dépendance, préférant l'aventure et les vastes espaces, au delà des clôtures de la terre, comme le disait le vieux Menaud, le père spirituel du Survenant. Le « grand-dieu-des-routes » est associé à la recherche de la liberté. Il refuse de s'attacher au Chenal du Moine et à Angéline, préférant, à l'espace clos de la terre, les vastes espaces du monde. Le Survenant ne tient pas en place. Sitôt arrivé chez les Beauchemin, il franchit à pied la distance qui le sépare de Sorel, où il se rend à plusieurs reprises pour boire et pour se réfugier « avec sa compagnie dans la Petite-Rue », une rue malfamée où il fait ce qu'il lui plaît, quand cela lui plaît. Les canards sauvages, la chasse, la pêche symbolisent aussi ce désir de liberté.

AUTRES THÈMES :

Le respect des traditions et du mode de vie paysanne. Les paysans sont ravis à leur terre, qu'ils cultivent avec amour et ambition. Didace est attaché à sa terre et ne fait qu'un avec elle. Il y est demeuré fidèle, même après la mort de sa femme, comme il est resté fidèle à la pratique du culte. Il paiera cher son égarement d'avoir hébergé un étranger, qui le pousse dans les bras de Blanche Varieur, elle aussi une étrangère.

Le respect des personnes et des choses. Didace voue un grand respect et une admiration sans borne à l'étranger qu'il accepte généreusement d'héberger. Quant à l'étranger, il a aussi le respect des personnes, sauf de celles qui tentent de nuire à l'ordre, au bon déroulement des choses. Le Survenant respecte Angéline dont il ne se moque jamais (p. 187). Il est même prêt à tout pour défendre l'infirme (p. 99).

La pratique du culte et l'importance de la religion. Les personnages accordent beaucoup d'importance à la religion, comme dans la société de référence de l'époque. À quelques reprises, Didace se rend à l'église en compagnie des membres de sa famille. Même le Survenant l'accompagne. Il respecte les commandements de Dieu et de l'Église : « faire le bien, éviter le mal, respecter le vieil âge et être sévère

envers soi comme envers les autres » (p. 65). Angéline est, quant à elle, très religieuse, assistant à la messe à tous les dimanches et lisant dans son missel ou dans son livre (*la Vie de Geneviève de Brabant*). Dans cette société, le curé joue un rôle important de conseiller des âmes et des cœurs.

La déchéance. Après les années de vaches grasses, les années de vaches maigres, comme dans l'Évangile. La famille Beauchemin connaît des difficultés. Amable-Didace n'a pas la capacité de succéder à son père et de faire fructifier le bien du clan. Point étonnant que le père Didace accueille le Survenant à bras ouverts et qu'il se mire en lui. Une solide alliance s'établit entre lui et l'étranger pour assurer la survie de la terre et, partant, du clan des Beauchemin. Mais le Survenant refuse finalement le pacte qui l'obligerait à se fixer à demeure, lui, le « grand-dieu-des-routes », ivre de liberté. La mort d'Amable, victime d'un accident dans le port de Montréal, où il s'est engagé comme débardeur, l'échec du mariage du patriarche avec l'Acayenne, la naissance d'une fille, et non d'un garçon, Marie-Didace, concrétisent la déchéance du clan et la fin de la terre. C'est sans doute pour cette raison que l'on a prétendu, à tort, que *Le Survenant* sonnait le glas du roman de la terre. Ce serait davantage vrai de *Marie-Didace*.

Les amours brisées ou impossibles. Comme dans nombre de romans québécois, l'amour est voué à l'échec. Angéline aime profondément le Survenant : elle est même prête à tout pour l'épouser, lui qui n'a jamais dénigré l'infirme. Mais le Survenant, on le sait, n'est pas homme à s'attacher à une femme : « Bon compagnon et volontiers causeur avec les hommes, Venant se montrait distant envers les femmes. Quand il ne se moquait pas de leur inutilité dans le monde, il les ignorait » (p. 38). Ce passage interroge d'ailleurs Adrien Thério et prouve, selon lui, l'homosexualité du Survenant. Ce serait son refus d'avouer son orientation sexuelle qui aurait entraîné son départ plus que son désir d'aventure et de vagabondage. Thério en veut

encore pour preuve la réponse du Survenant à la demande en mariage d'Angéline : « Tente-moi pas, Angéline. C'est mieux », lui dit-il (p. 176). Cette dernière phrase voudrait dire que sa vertu est en danger. Il part pour que l'on ne découvre son autre vice, caché celui-là. Mais l'Acayenne contredit cette interprétation quand elle affirme que le Survenant a connu plusieurs femmes, dont un certain nombre dans la Petite-Rue de Sorel. D'ailleurs l'une de ses visites a profondément peiné Angéline, qui l'a vainement attendu, le samedi saint.

LES PERSONNAGES (LES PLUS IMPORTANTS)

Le Survenant : à tout seigneur, tout honneur, c'est un étranger discret sur ses origines, venu de partout et de nulle part, que l'auteur présente par les yeux d'Angéline (p. 26). C'est un aventurier, ivre des vastes espaces, un nomade incapable de rester en place, donc instable et solitaire. Il est attiré par la ville. Il connaît tout et est habile en tout. Amable l'associe à Z'Yeux ronds et Alphonsine le compare à un chien errant qui, au lendemain de son départ, « est allé ronger son os ailleurs » (p. 180). Pour Didace, c'est un maître homme qui n'a pas froid aux yeux. Mais il est différent des habitants du Chenal du Moine, tant par les gestes qu'il pose et les attitudes qu'il manifeste que par son langage. C'est sûrement un signe d'eau et d'air : le Fend-le-vent est fasciné par la mer, le fleuve, l'eau et par la route.

Didace Beauchemin : personnage à l'image de ceux de la société rurale traditionnelle, le père Didace est encore vert, à soixante ans bien sonnés. Quoique le dos voûté, il est « fort, travaillant, adroit de ses mains, capable à l'occasion de donner une raclée et toujours curieux de connaître la raison de chaque chose » (p. 139). Il se mire dans le Survenant, « jusqu'en ses défauts ». Grâce à cet étranger, il est convaincu qu'il sera un jour « un aussi gros habitant que Pierre-Côme Provençal » (p. 133). Il rêve à l'installation définitive du Survenant sur la terre des Desmarais (p. 139).

Amable-Didace : le fils unique de Didace n'a rien d'un cultivateur : insignifiant et paresseux, il envie et déteste l'étranger. Il se sent rabaissé aux yeux de son père qui aurait voulu un fils plus dépareillé, plus entreprenant, plus habile aussi, de la trempe du Survenant, le « prolongement de lui-même » (p. 139).

Alphonsine Beauchemin : née Ladouceur, une orpheline, de la Pinière, elle n'a rien d'une vraie Beauchemin, tant elle est gauche, maladroite, malhabile, ce qui choque le père Didace, son beau-père, qui n'a pas beaucoup de respect pour elle. Aux yeux du sexagénaire, c'est « [u]ne femme qui ne fait pas le poids. Et sans un petit dans les bras, après trois années de ménage » (p. 16). De faible constitution, de santé fragile et « d'un naturel craintif, Alphonsine, malgré sa bonne volonté, ne parv[ient] pas à donner à la maison cet accent de sécurité et de chaude joie, ce pli d'inaffabilité qui fait d'une demeure l'asile unique contre le reste du monde » (p. 15). Sous son règne, « non seulement la maison des Beauchemin ne dégageait plus l'ancienne odeur de cèdre et de propreté, mais [...] elle perdait sa vertu chaleureuse » (p. 15).

Angéline Desmarais : orpheline de mère depuis une quinzaine d'années, « la trentaine entamée » (p. 20), donc « passée fleur depuis plusieurs étés déjà » (p. 14), elle prend soin de son père et de ses plates-bandes. Il a suffi que le Survenant se présente pour qu'elle se transforme. Telle une fleur, elle s'épanouit au contact de l'étranger à un point tel que toute la population du Chenal du Moine ne rate jamais une occasion pour la taquiner et la faire rougir. Elle se trahit à plusieurs reprises en présence du Survenant (p. 23, 27, 39, etc.). Elle s'éveille à un amour d'où l'érotisme, selon Robert Major, n'est pas absent, pas plus d'ailleurs que « le secret de la vie, la force primordiale qui rapproche les êtres, les appelle à l'union et à la propagation de la vie » (p. 151-152). Décue de la tournure des événements, humiliée aussi, elle ressort grandie, enrichie du départ du Survenant : « Le

Survenant, appauvrir Angéline ? Il fallait donc que Marie-Amanda fût folle à lier pour penser des choses semblables. Lui qui a appris à Angéline à reconnaître ce qu'il y a de chantant sur la terre, lui qui parlait des fleurs comme de personnes avec qui il se serait trouvé en pays de connaissance » (p. 185). Elle accomplit son sacrifice, résignée, car son amie Marie-Amanda lui a confié qu'« [a]jimer, ma fille, c'est pas tant d'attendre quoi que ce soit de l'autre que de consentir à lui donner ce qu'on a de meilleur » (p. 185).

LE SENS DU SURVENANT

Si le premier roman de Germaine Guèvremont a beaucoup d'affinités avec *Maria Chapdelaine* et *Menaud, maître-draveur*, il s'inscrit aussi dans la foulée de *Trente arpents* de Ringuet. Ainsi que le soutient André Vanasse, « [l]e roman confirme une présence de plus en plus envahissante de la ville que la «révolution tranquille» couronnera de façon magistrale. L'industrialisation a sonné le glas de l'idéologie agriculturiste emportant dans sa débâcle des valeurs culturelles et spirituelles qui avaient fleuri en terre québécoise depuis plus de deux siècles » (p. 956). *Le Survenant* pose le problème de la filiation en termes nouveaux : Didace rejette son propre fils qu'il voudrait bien remplacer par le Survenant, attiré, lui, par les espaces vastes et ouverts sur le monde, incompatibles avec l'enracinement. Gérard Bessette a proposé une lecture psychanalytique du roman dans *Une littérature en ébullition* et ne serait pas étonné « que le Survenant fût un impuissant »

(Éditions du Jour, 1968, p. 91-92).